

L'oeuvre de Christine BRY

Le clair regard de la matière, de l'étendue, de la nuit

Deux Visages de l'abstraction : la
cohabitation

dans un même tableau de la peinture informelle y occupant une large *place* et d'un portrait, n'est pas sans me déconcerter, depuis que Christine Bry me montre ses oeuvres. La sincérité de cette artiste n'est pas de celles dont on puisse un instant douter. Ce n'est pas parce que j'en suis encore à seulement entrevoir le rapport qu'entretiennent entre elles deux présences, que je méconnaissais la nécessité qu'éprouve Christine Bry de les réunir. La première fois qu'elle présente en public son travail à Paris, je remarque qu'elle a tenu à faire figurer sur les cimaises, parmi les douze toiles exposées, deux portant le titre que j'ai cité pour commencer et que la formulation (à laquelle je ne m'attendais pas) en montre avec force qu'il s'agit de bien autre chose qu'un simple partage ou qu'une confrontation. Pourquoi, et à deux reprises, un jeune homme et une jeune fille dans la partie inférieure d'un tableau non figuratif ? Il est à craindre qu'il soit particulièrement difficile de conduire jusqu'à l'évidence, en passant par un langage explicite, ce qui se dit implicitement au moyen de la peinture, même si le de d'appartenance -surprenant, mais à coup sûr décisif- nous suggère une orientation qui a des chances sérieuses de s'avérer utile. Bien mieux que je ne l'avais encore fait, je mesure l'importance pour Christine Bry d'une dualité dont elle m'oblige soudain à découvrir par cinq mots qu'il y fallait voir une unité profonde. Dès lors, je cesse de m'étonner que l'embarras ou les réserves des autres ne soient parvenus à la détourner de ce qui s'impose à elle.

Toscane sert de transition avec les oeuvres qui ne sont que portraits : c'est devant un paysage qu'une jeune fille est installée cette fois, visible jusqu'à mi-corps, assise, calée contre le dossier de la chaise où elle nous fait face. Elle se détache sur des bleus et des verts différant les uns des autres le moins possible, choisissant d'avoir un aspect ingrat, austérité que souligne une pâte qui, sans rechercher aucunement l'effet, est moins discrète, qui néglige le lisse, se dispense des aplats. (Le ciel, encore plus indéniablement, vient d'une abstraction sans complaisance; ciel il n'est que parce qu'il prend la suite des collines ; le blanc en est brouillé.)

Soudain tout change. Uniquement demeurent le visage, et le haut du corps ou rien que la gorge, autour desquels le cadrage s'est resserré. Le peu qui se montre de l'ombre ambiante afflue dans le noir des cheveux, des vêtements, s'y fond. C'est une belle ombre mouvante et grave. Tout le sombre est écrin pour le visage, dans ces portraits qui, pour être tout entiers, eux, d'une facture traditionnelle, ne proviennent pas moins manifestement cependant d'un monde personnel, d'une profondeur intime, et avec un accent, une voix qui *lui* est propre, que les autres travaux de l'artiste.

Tantôt l'iris est bleu -d'un bleu clair-, tantôt il est brun. Pour le reste, elles se ressemblent. Quatre fois, je veux dire dans quatre toiles, ce sont de semblables traits fins, des yeux fins (ils sont relativement étroits), un regard fin. La lumière vêt le visage ou plus exactement l'accompagne lorsque, se découvrant à nous, il quitte la nuit. Cependant ce visage enfin promu est écrin à son tour, n'est qu'écrin. Notre attention inévitablement est requise, mais c'est avec douceur, au niveau que marquent doublement les yeux allongés. Nous ne les quittons pas car ils maintiennent en nous cette question : nous regardent-ils ou se dirigent-ils vers ce qui se situerait au-delà de nous -une pensée ? Les deux sont vrais, peut-être. La légère interrogation qu'on y lit est-elle posée sur nous ou nous traverse-t-elle? Cette incertitude s'accorde à la nuit si près de laquelle ils luisent. Ils ne brillent pas. La lumière qui en

a

•~11

v

|~'



émane ne va pas jusqu'à l'éclat, pas plus que la nuit n'est violente. Le visage apparaît, sur ce qui de la nuit l'escorte ; la nuit ne s'est rendue présente que pour l'entourer, telle une chevelure, tel un nid. Le regard est né à la surface d'un miroir que la nuit emplit, sauf dans l'île du visage.

La pâte est devenue légère. Aucune coquetterie dans le chromatisme. Rien ne vient nous distraire d'une grâce à laquelle nous ne pouvons pas ne pas être sensible, même si elle est mesurée. Sa retenue ressemble à un suspens. Le temps s'arrête. Une pause interrompt sa course qui arrive, monte du passé. Demandons-nous si ce n'est pas le temps qui par ces yeux étirés, pensifs, nous regarde.

Voici maintenant des couleurs soutenues, contrastées, un bleu de Prusse, un rouge à la belle sonorité, des reflets. Il est vrai qu'on les trouve sur un flacon de verre et un coffret de laque, et que ces objets, ainsi que d'autres, sont à la portée de notre main. Sur une table brune. Celle-ci fait écran, jusqu'à mi-cuisses, à une nudité debout, jambes jointes, qui nous fait face. Nous ne voyons pas non plus la tête : le tableau ne va pas plus haut que les seins. Femme de chair ? Statue ? Opulence peinte ? Et en quoi consiste tout ce gris attaché au gris perle de son corps et qui fait office de fond ? Où se trouve-t-elle prise ? Par quoi retenue ? De quoi s'extraite-elle, juste ce qu'il faut ? Quel est ce mouvement vaste qui soulève de grands plis obliques de tenture, à droite d'elle, à sa gauche, qui

sur elle jette comme des bribes de voile, même la macule, en plusieurs endroits, de blancheur ? Qu'est-ce que cet emportement d'élément ? Ce tissu de vent et d'eau, de clarté -dont on pressent qu'elle peut vite être enténébrée-, cette draperie violente ? Et cette ombre qui jouxte le sein et le flanc gauches, comme tassée dans un renforcement de grenier ?

Alcôve du rêve ? Dans le comble que construit la nuit ?

Les quelques objets que nous pourrions toucher ne se trouvent là que pour suggérer, par contraste, ce que cache leur fausse bonhomie, trompeusement rassurante : la puissance d'apparition du réel. Ce serait trop dire qu'ils opèrent par provocation car leur heurt est subtil.

Les œuvres de Christine Bry ont été exposées en même temps que celles de trois autres artistes à la galerie Horizon (21, rue de Bourgogne Paris, 7ème).

Henry Raynal



~.w